



**N I C O L A S   L E B O U R G**

# **LES NAZIS ONT-ILS SURVÉCU ?**

**ENQUÊTE SUR  
LES INTERNATIONALES FASCISTES  
ET LES CROISÉS  
DE LA RACE BLANCHE**

**SEUIL**



LES NAZIS  
ONT-ILS SURVÉCU ?



*NICOLAS LEBOURG*

# LES NAZIS ONT-ILS SURVÉCU ?

Enquête sur les Internationales fascistes  
et les croisés de la race blanche

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>

ISBN 978-2-02-141374-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Mythes et réalités de l'Internationale noire

*Sénat des États-Unis, Washington DC, 13 septembre 1965 – Malcolm X a été assassiné il y a quelques semaines et les troupes américaines font la guerre au Vietnam.* Jacob Javits, sénateur républicain modéré de l'État de New York prend la parole : « Vingt ans se sont écoulés depuis le suicide d'Hitler et la fin sordide de Mussolini. Pourtant leurs fantômes continuent à parcourir le monde. » L'orateur en veut pour preuve l'alarmant rapport sur le néo-nazisme dans le monde que vient de publier l'American Jewish Committee (« Comité des juifs américains »)<sup>1</sup>. Selon l'institution, l'Allemagne de l'Ouest compterait 119 groupes nazis, et l'Autriche plus d'une quarantaine. Certains recevraient un financement de l'Égypte de Nasser, tel l'Autrichien Wilhelm Landig, ancien Waffen-SS devenu éditeur antisémite et auteur de science-fiction nazie. La Ligue arabe serait aussi pour le moins généreuse. Le rapport s'émeut de la constitution d'un réseau nazi mondialisé depuis une conférence à Malmö (Suède) en 1951, et en désigne quelques membres éminents, notamment les Anglais Oswald Mosley, ancien ministre travailliste et leader de la British Union of Fascists (BUF, « Union britannique des fascistes ») que Winston Churchill fit interner en 1940, et Colin Jordan, chef européen de la World Union of National Socialists (WUNS, « Union mondiale des nationaux-socialistes ») fondée en 1962, ainsi que le Belge Jean Thiriart, ou les Français Maurice Bardèche et Dominique Venner. Dans le pays de ces deux derniers, le document note que le fascisme ne revient pas politiquement, mais culturellement. Il cite ainsi le négationnisme propagé par l'hebdomadaire *Rivarol*. Mais cet aspect l'amène à surestimer

la réalité. La revue que dirige Dominique Venner, *Europe Action*, tire prétendument à 25 000 exemplaires : en fait, selon les Renseignements généraux français, elle ne tirerait qu'à 7 500, dont un tiers d'invendus distribués gratuitement parmi les Français rapatriés d'Algérie<sup>2</sup>. Les personnages qui sont cités par ce rapport n'ont d'ailleurs pas forcément une vision aussi optimiste de leur situation. Seulement trois ans plus tôt, Bardèche se lamentait :

« Le naufrage de l'idéologie fasciste a été si complet qu'il propose une sorte d'énigme à l'historien. Est-ce la première fois qu'une idée vaincue a disparu ainsi après avoir été si puissante, disparu comme un énorme navire, ne laissant sur la mer que quelques épaves dispersées ? Il y eut jadis les Albigeois, on n'en connaît pas d'autre exemple<sup>3</sup>. »

La surestimation opérée témoigne de l'état d'esprit du temps. La crainte de la constitution d'une « Internationale noire », selon une expression qui à la fin du XIX<sup>e</sup> pointait les jésuites mais désormais désigne la menace d'une conjuration de l'extrême droite radicale, est alors un fait en Occident. De 1950 à 1980 se répand le soupçon qu'elle serait aussi un « orchestre noir », à la manœuvre derrière diverses vagues d'attentats, toujours prêt à soutenir les coups d'État. Ces thèmes ont ensuite été moqués, comme des signes de naïveté et de ridicule. Et puis, blasés, nous nous sommes distraits dans l'*entertainment* postmoderne. Aujourd'hui, nous connaissons le complot nazi international sous la forme tragico-comique des super-méchants terroristes d'Hydra, déclinée dans les histoires Marvel en *comics*, séries télévisées et films-événements. L'organisation est apparue dans les *comics* en août 1965, un mois avant l'intervention du sénateur Javits. Même quand ils ne sont pas réels, les monstres façonnent nos imaginaires.

Le néo-nazisme international oscille entre pop culture et terrorisme. Le chef de la WUNS et de l'American Nazi Party (ANP, « Parti nazi américain »), George Lincoln Rockwell, en témoigne. Le cheveu gominé, la pipe en bouche, il a tenté de vivre du métier de dessinateur de *comics*. Dans ses activités politiques, il produit



même des bandes dessinées mettant en scène des super-héros aryens combattant juifs et Noirs. Certaines sont dessinées par John C. Patsalos, qui a changé son nom en « Patler » pour le faire rimer avec « Hitler ». La référence hitlérienne est souvent combinée par les jeunes néo-nazis américains avec d'autres marges, tout aussi stigmatisantes socialement, en particulier avec un ésotérisme fait de bric et de broc. L'ANP alterne violences et provocations (défilés en chemises et brassards nazis, maraudes de ses « bus de la haine » arborant des slogans racistes, etc.). Dans l'Amérique du mouvement des droits civiques, cela fait converger l'attention médiatique. Rockwell a même l'honneur d'un grand entretien dans le magazine *Playboy*. Il a accepté celui-ci à la condition expresse que le journaliste ne soit pas juif. Célèbre journaliste noir du magazine, Alex Haley fut au rendez-vous.

En 1962, le chef de l'ANP a mondialisé sa cause en cofondant la WUNS avec Colin Jordan, le guide du britannique National Socialist Movement (NSM, « Mouvement national-socialiste »). Par ailleurs, en étant bientôt marié avec Françoise Dior, la nièce du célèbre couturier français Christian Dior, Jordan attire l'attention médiatique. N'en demeure pas moins que, dans la WUNS, ils ont maille à partir avec Jean-Claude Monet. Ce petit-neveu du peintre Claude Monet continuera sa route en alliant néo-nazisme et ufo-logie, rêvant d'extraterrestres aryens créateurs des races humaines qui lui auraient confié le départ de la Terre d'une « Arche de Noé-OVNI » lors de l'Apocalypse. Sa prose entremêle « l'ésotérisme nazi, le christianisme, la kabbale, le celtisme, le tao, le Ku Klux Klan, la Golden Dawn, la théosophie, les auteurs de science-fiction (notamment Bulwer-Lytton, Lovecraft et Jimmy Guieu) »<sup>4</sup>. En 1967, Rockwell renomma son mouvement le National Socialist White People's Party (NSWPP, « Parti national-socialiste du peuple blanc ») et adopta un nouveau slogan, destiné à faire flo-rès : « White Power », en rétorsion du slogan « Black Power ». Il exclut Patler pour cause de « tendances bolcheviques ». Patler s'embusqua sur un toit : il abattit Rockwell de deux balles.

En 1977, Marlon Brando joua le rôle du défunt Führer américain dans une série télévisée<sup>5</sup>. En 1980, le film *The Blues Brothers*

fit du NSWPP un objet comique planétaire. L'humour n'adoucit pas les mœurs : depuis le 12 septembre 2001, 73 % des violences homicides extrémistes sur le sol américain sont le fait des radicaux de droite<sup>6</sup>. En octobre 2018, un terroriste néo-nazi américain a assassiné onze personnes dans une synagogue de Pittsburgh, au motif que les juifs perpétraient un génocide de la race blanche *via* le métissage. C'est un thème que le NSWPP défendait de longue date<sup>7</sup>, participant de ses procédés de rétorsion sémantique, et que les anciens collaborateurs européens membres des Internationales noires avaient amplement travaillé.

Les Américains n'ont pas seulement donné son élan à ce néo-nazisme, mais aussi un style. Démocratisant l'aristocratie raciale national-socialiste, ils ouvrent le néo-nazisme à l'ensemble de ce qu'ils considèrent être la race blanche : c'est là le « nazisme universel », selon l'expression de l'historien Roger Griffin. Néanmoins, trouver une nouvelle vigueur activiste et idéologique dans la construction d'une Internationale des nationalismes radicaux n'est pas qu'affaire américaine. Sur le Vieux Continent, en 1962 aussi, les réprouvés de l'après-1945 rêvent d'un nouvel ordre international repensant la place de la race et le rôle de l'État, dans une perspective inspirée des États fascistes. Sir Oswald Mosley pousse aussi en ce sens et, grâce au soutien du parti néo-fasciste Movimento Sociale Italiano (MSI, « Mouvement social italien »), réunit quelques cadres européens à Venise le 4 mars 1962. Ici, on veut construire la nation européenne, non se référer à Adolf Hitler. Mais l'Europe dont il est question est souvent conçue dans les dimensions des zones d'occupation de la race blanche dans le monde. Le « nationalisme-européen » qui est ainsi défendu présente des ambiguïtés qui le rapprochent du néo-nazisme étasunien. Le terme « nationalisme-européen » lui-même a des plus-values de différenciation avec l'ombre du Troisième Reich. Il s'est imposé après-guerre pour affirmer une rénovation idéologique de l'extrême droite, dans un au-delà des nationalismes du XIX<sup>e</sup> siècle où les nationalistes sont estimés les seuls à pouvoir assurer la construction de l'unité européenne.

Pourtant, la formule a bien une origine qui signifie ce qu'elle feint de taire. Elle est déjà en usage durant la Seconde Guerre mondiale, dans les groupuscules collaborationnistes Jeune Europe (JE) et Jeunes de l'Europe nouvelle (JEN). Elle est dans la bouche du journaliste Jean Hérold-Paquis, membre du comité d'honneur de la section française de la Waffen-SS, exécuté en 1945, qui s'exclamait dans un meeting des JEN en 1943 : « Le jour de la Révolution, messieurs les gaullistes et autres, enfermez-vous bien chez vous, car c'est nous qui serons dans la rue, peut-être sous uniforme allemand, mais qu'importe<sup>8</sup>. » Elle est sous la plume de Marcel Lacroix, pour le Comité des amis de la Waffen-SS française<sup>9</sup>. Se revendiquant du nationalisme-européen, en y liant de puissantes originalités, affirmant que tous ont failli quant à leur engagement de Venise, hormis lui-même, le Belge Jean Thiriart se décida fin 1962 à organiser seul son réseau européen, qu'il a, à son tour, affublé du nom de Jeune Europe, mais dont les dimensions mondiales recouvrent la question de l'unité de la race blanche.

Nonobstant, Thiriart, tout en conservant intangibles sa vision de l'homme, de l'État-nation, et son projet de grands espaces, connu des évolutions qui le menèrent à espérer une alliance avec le monde arabe ou la Chine communiste, puis rêva que ce soit la Russie soviétique qui enfante un État nationaliste-européen dont la capitale idéale serait Istanbul. L'horizon russe avait été celui d'une autre figure centrale du nationalisme-européen, le Français René Binet, passé entre les fins des deux guerres mondiales du communisme au nazisme européen *via* le trotskisme. Le passage de pans entiers de l'extrême droite radicale de la nation à l'Europe, de celle-ci à l'Occident, de ce dernier à l'Eurasie – par un occidentalisme islamophobe débouchant sur le nordicisme – relève d'un statut d'avant-garde, tant en ce qui concerne les dynamiques des extrêmes droites populistes qu'envers l'accélération de la globalisation. Les thèses raciales expliquant le monde par l'inégalité des races étaient adaptées à l'époque coloniale. Le style fasciste était en adéquation avec la société industrielle. Ces temps achevés, la revendication d'une société close, homogène et

organique contre la progression de la globalisation a su épouser des formes d'action finalement très révélatrices de son époque.

Dans l'état actuel du monde, les crispations ethno-nationalistes ne sauraient dissimuler que l'économique et le politique sont, eux aussi, devenus foncièrement transnationaux. Depuis la fondation de l'Organisation des Nations unies en 1945 n'ont cessé de s'ajouter les dispositifs au-delà des États-nations : Fonds monétaire international, G5 devenu G8, puis perdant la Russie, Organisation mondiale du commerce, G20, et multiplication sans fin des zones de libre-échange depuis la chute de l'Union soviétique – l'Union africaine ayant obtenu, en 2018, les premières bases de l'accord comptant un nouveau nombre record de pays. Les *call centers* de Madagascar répondent aux consommateurs parisiens, et les produits de divertissement du *soft power* américain façonnent un imaginaire planétarisé, où les villes-mondes s'interconnectent entre elles mieux qu'avec leurs périphéries réciproques – et, d'ailleurs, dans les productions cinématographiques à succès, les héros se déplacent dorénavant d'un continent à l'autre, mais toujours en fait d'un milieu urbain à un autre : l'Hudson devient un affluent du Han.

L'ultra-marge militante est ainsi un révélateur pertinent des dynamiques générales, avec même souvent un temps d'avance. L'historiographie des Internationales noires est d'ailleurs surtout anglo-saxonne, peut-être parce que les chercheurs anglais et américains travaillent dans un contexte les rendant plus réceptifs à une analyse du politique davantage transnationale et moins centrée sur ses déterminants nationaux que les chercheurs français. Cependant, ce trait a produit une nette surestimation de l'importance anglo-américaine dans la production du phénomène, menant souvent à ce qu'Oswald Mosley ou l'Américain Francis Parker Yockey en soient désignés comme les pères fondateurs d'après-guerre, alors que la dynamique est antérieure et enracinée dans l'Europe occidentale. Toutefois, il paraît peu fortuit que les recherches qui ont abouti à l'écriture du présent ouvrage qui affirme ce rééquilibrage européen ont été réalisées par un auteur français, dans le cadre du programme international de recherches

« History of fascism in Europe and Eurasia » (« Histoire du fascisme en Europe et Eurasie ») dirigé par Marlène Laruelle à l'université George-Washington. Si les années 1990 avaient été marquées par des recherches sur le « fascisme générique », analysant les phénomènes fascistes en divers lieux et temps, cela n'était pas sans lien avec les revendications nationalistes émergeant de la dislocation du bloc de l'Est. La réorientation de l'analyse vers la transnationalisation est sans doute tout autant un effet de son temps, et des formes de production de la recherche qui s'y effectue.

La concomitance des évolutions de l'objet d'analyse et de la grille analytique n'est pas sans éclairer les réceptions sociales. Car si l'idée d'une Internationale noire et d'un mysticisme nazi ont fasciné dans les années 1960, c'est aussi que le régime mémoriel des sociétés occidentales était encore assez sommaire : en Allemagne et en Italie, des aventuriers communiquant avec les masses tels des shamans auraient kidnappé le pouvoir, puis, dans une fuite en avant impérialiste, plongé le monde dans le chaos. Les dimensions internationales des extrêmes droites comme celles des sentiments nationaux étaient absentes des représentations. Or, elles existèrent, et cela importe d'autant plus que l'essentiel des protagonistes des Internationales noires d'après la chute de l'Axe sont des seconds couteaux de l'avant-guerre. Ils purent déjà y expérimenter des pérégrinations militantes transnationales. Ils vivent alors des histoires parallèles. Elles se rapprochent du tournant européen que la mondialisation de la guerre impose à l'Allemagne et à l'Italie. Elles deviennent une aventure commune après 1945. Elles exigent un nouveau chemin, repensant le racisme, puisque l'idée d'une unité de la race blanche n'est pas orthodoxe pour le national-socialisme hitlérien, très hostile aux populations slaves.



## Comment ordonner le monde ?

*Calcutta, Empire britannique des Indes, un jour de 1935* – alors que les intellectuels français pétitionnent pour que les pays européens ne sanctionnent pas l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie fasciste, arguant que l'Occident suit sa mission civilisatrice. La Française Maximiani Portas est venue se ressourcer à ce qu'elle pense être le berceau de la race aryenne. Elle a tout juste quitté son poste en France de préceptrice du jeune enfant qu'est encore Cornelius Castoriadis, futur philosophe et cofondateur de Socialisme ou barbarie. Elle achète une revue locale, le seul périodique nazi d'Inde, publié par Sri Asit Krishna Mukherji, avec l'aide des services diplomatiques allemands. Le journal conte les migrations des ancêtres aryens préhistoriques, dont le sang irriguerait encore Indiens et Allemands. Elle épouse la cause et l'éditeur. Devenue « Savitri Devi », elle fusionne des formes hétérodoxes de l'hindouisme et du nazisme. Elle ne cesse plus de proclamer qu'Hitler est un avatar de Vishnou, le pénultième avant celui nommé Kalki, destiné à renverser la roue du temps pour sortir l'humanité du Kali Yuga, l'« Âge sombre »<sup>1</sup>. Membre de la section française de la WUNS, ses idées ont contribué au renouvellement du néo-nazisme américain, et ses cendres ont été déposées auprès de celles de Rockwell.

La question de la production des racismes s'est souvent centrée sur la diffusion des thèses raciologiques du XIX<sup>e</sup> siècle, telles celles du français Arthur de Gobineau, occultant le patient travail d'édification de notions partiellement contradictoires. La superposition des concepts de continents, d'ethnies, de races, de nations, d'États, telle que peuvent la pratiquer les militants des

Internationales noires, peut certes déconcerter, mais elle procède de la construction de ces objets. Pour comprendre cet usage, il faut mesurer l'emboîtement historique entre ces notions. La dénomination « Europe » renvoie d'abord chez les Grecs à la Grèce continentale, la différenciant des îles et de la péninsule du Péloponnèse. Au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les Grecs se représentent le monde en trois parties : le continent eurasiatique se voit découpé entre l'Europe et l'Asie, et s'y ajoute l'Afrique. L'« Asie » n'est réellement désignée comme continent par les Européens qu'à l'orée du XVI<sup>e</sup> siècle – la notion n'ayant pas cours chez les peuples autochtones – et, au gré de l'intensification de la colonisation européenne, ce nom supplante la désignation « Indes orientales ». Le partage de l'Empire romain en 395 désigne l'existence d'un « Occident » à l'extrémité de la péninsule eurasiatique – alors même que, lorsque Constantinople, l'actuelle Istanbul, a été faite nouvelle capitale de l'Empire romain en 330, il est évident pour les contemporains qu'elle se situe en Europe. Cette péninsule devient l'« Europe occidentale » au XII<sup>e</sup> siècle, après qu'un siècle auparavant la papauté s'est émue que deux des continents dénommés par les Grecs soient devenus terres d'islam, et que ce dernier pénètre l'Europe par l'Espagne – alors que les géographes arabes n'avaient pas retenu le concept de continents<sup>2</sup>. Car deux réalités divisent l'Europe depuis la chute de Rome en 476. À l'Occident, il n'y a plus d'Empire, le politique et ses territoires sont morcelés, l'alphabet est latin. À l'est de l'Europe centrale, l'alphabet est grec et il y a un Empire byzantin qui va tenir jusqu'en 1453. Les Églises de Byzance et de Rome rompent définitivement en 1054. On comprend la naissance de cette expression d'Europe occidentale, qui vient remplacer l'Occident, lequel désignait l'ensemble du monde latin<sup>3</sup>. À l'Ouest, nous voici ayant conscience de nous-mêmes, tout en étant fragmentés et sachant que l'Empire existe à l'Orient. Cette chimère est celle que bien des protagonistes des Internationales noires vont poursuivre leur vie durant.

La construction d'un imaginaire de grands ensembles se fait donc alors qu'émergent patiemment les éléments proto-nationaux. Le nationalisme français est inséparable de la centralisation



entreprise par le « roi de France », selon un terme choisi à la place de « roi des Francs » en 1254, le mot « nation » apparaissant à la suite en 1270<sup>4</sup>. Jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, ce dernier terme sert à désigner telle province interne au royaume, telle communauté spécifique, ou tel peuple étranger. En 1694, le *Dictionnaire de l'Académie française* définit la notion en un sens encore éloigné de celui qu'imposera la Révolution française, et marqué par la façon dont l'État de la monarchie absolue instaure l'unification : « Tous les habitants d'un même État, d'un même pays qui vivent sous les mêmes lois et usent du même langage<sup>5</sup>. » Dans les documents de l'administration royale, le mot « frontière » n'apparaît qu'en 1327. Au-delà des lieux où étaient fixées des populations, les limites entre fiefs n'ont pas besoin d'une absolue précision. Ce sont les traités de Westphalie en 1648 qui font de la notion de frontière un élément précis et sanctuarisé<sup>6</sup> – une conception sans fondement pour le vitalisme fasciste pour lequel c'est la volonté de puissance et le destin d'une race qui dessinent les limites d'une nation.

Le premier marqueur historique de conceptions racialisantes est totalement extérieur aux contacts interraciaux ; il s'agit de la *limpieza de sangre* (« propreté du sang ») espagnole. Généralisée à partir de 1492, elle trouve ses fondements à Tolède en 1449. Il s'agit de traquer l'impureté ethno-confessionnelle dans l'Espagne postmédiévale en dévoilant les parts d'ascendance juive que peut comporter un chrétien. La confession, les mœurs, la culture de l'individu ne sauraient plus suffire à définir son appartenance au monde chrétien : il doit lui appartenir biologiquement, par une ascendance pure de judaïsme<sup>7</sup>. À ce stade pourtant, la conception de la race reste marquée par le sens médiéval du mot. Formé du latin *ratio* (« raison », « ordre des choses ») ou *generatio* (« accouchement »), l'italien *razza* renvoie aux familles et lignages. En Français, « race » apparaît au xv<sup>e</sup> siècle, d'abord pour des espèces animales, puis pour la lignée royale. De là, le terme connaît une massification par étapes. Mi-xvi<sup>e</sup> siècle, la noblesse a récupéré l'usage pour « la noblesse de race », celle des lignées remontant à de prestigieux guerriers,

afin de se différencier des bourgeois anoblis dorénavant par la monarchie. La notion désigne certes une qualité d'origine spécifique, mais il est entendu que celle-ci dépend de l'attitude de l'individu, de même qu'au bout de plusieurs générations la descendance d'un bourgeois anobli aura acquis les qualités réelles de son rang<sup>8</sup>. L'absolutisme engendre une réaction nobiliaire, théorisée par Henri de Boulainvilliers après 1700, à travers le mythe des « deux races » constitutives du pays : les envahisseurs francs auraient donné jour à la noblesse française, tandis que les Gallo-Romains vaincus formaient la paysannerie. Cette vision raciale affirme une égalité au sein de la noblesse, le roi n'étant que le premier de ses pairs, tout en rejetant la modernisation réalisée par la monarchie absolue *via* l'anoblissement de bourgeois. Cette représentation s'impose jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle et inspire le fameux « nos ancêtres les Gaulois » des manuels d'Histoire de la Troisième République, par le processus classique de rétorsion de la péjoration. Karl Marx puise directement dans ce débat l'idée d'une Histoire qui se construit par la lutte de deux classes<sup>9</sup>. La structure d'une Histoire dont le moteur serait l'affrontement entre deux races de qualité inégale n'allait cesser de se redéployer, en particulier dans l'aryanisme. La recherche d'oppositions théoriques binaires permet de dégager des horizons politiques concrets.

L'usage au sens moderne de « races » commence avec la colonisation des mondes extra-européens. La première colonie britannique en Inde est installée en 1619. En 1677, l'Anglais William Petty, que l'on considère comme « le père de l'économie politique », propose une rationalisation du peuplement colonial, en estimant que l'humanité se subdivise en différences races à l'instar des animaux d'élevage, mais avec des spécificités tant physiques que mentales<sup>10</sup>. Le médecin français François Bernier vit douze années en Inde, où il a été au service de l'empereur moghol. Dans une revue française, il propose en 1684 de rassembler les hommes par races physiques : l'africaine, l'euro-péenne, l'asiatique et la lapone, la première étant seule définie par une couleur de peau, et la race européenne, supérieure à toutes,

incluant aussi bien les Indiens d'Amérique que les peuples du Maghreb. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le naturaliste suédois Carl von Linné ordonne les choses avec une hiérarchie des races par continents : se succèdent Européens, Américains, Asiatiques et Africains, puis viennent les monstres et, enfin, les « sauvages »<sup>11</sup>.

« Printemps des peuples », 1848 est le pivot du « siècle des nations », la revendication nationale étant le fait politique qui structure les années courant de 1815 à 1914. C'est l'ère de la massification du politique induite par la « société industrielle », selon une expression qui se popularise dans les années 1820. Le mot « nationalité » s'installe dans la langue française en 1825, dans le cadre de la traduction d'un ouvrage allemand de 1810... amplement basé sur l'analyse du discours révolutionnaire français sur la nation. Le terme entre dans le *Dictionnaire de l'Académie française* en 1835. Le principe n'est utilisé par les juristes que depuis 1848<sup>12</sup>. Dès 1865, l'octroi de la nationalité française aux Algériens tout en leur refusant la citoyenneté, à moins de se faire apostats, crée un ordre juridique qui complique la donne, en entremêlant des traits ethniques et religieux au fait national unificateur. Parmi les puissances coloniales, la Troisième République établie en 1870 affiche une physionomie à part : pays démocratique, nation « une et indivisible », État jacobin, elle produit des sujets politiques discriminés au nom de sa « mission universelle » – tandis que, font remarquer certaines Françaises blanches, les esclaves affranchis des colonies ont le droit de vote dont elles sont privées<sup>13</sup>. Les raciologues français des années 1860 à 1900 font d'ailleurs corps avec les réseaux républicains<sup>14</sup>. Mais il est vrai que, à partir des années 1870, le siècle des nations s'accompagne sur le plan socio-économique d'une première globalisation ouverte par la deuxième révolution industrielle. Il n'est donc pas irrationnel qu'émergent des thèses nationalistes ou raciales, correspondant à ces facteurs transnationaux. Somme toute, n'est-il pas plus surprenant que le moment soit aussi celui où apparaissent les premières Internationales, et que celles-là émergent dans le mouvement ouvrier – la classe ouvrière et la production industrielle étant le pivot de cet « âge des masses ».

Dans les prémices de la fondation de la Première Internationale qu'est l'Association internationale des travailleurs (AIT), créée en 1864, il n'est pas anodin que figure la Giovane Europa (GE, « Jeune Europe ») que l'Italien Giuseppe Mazzini instaure en Suisse en 1834, après avoir fondé la Jeune Italie en 1831. Nationaliste et internationaliste, républicain et révolutionnaire, Mazzini est ensuite membre de l'AIT. Regroupant diverses organisations nationales, cette GE n'est qu'éphémère, mais elle se rêve déjà comme une préfiguration du faisceau des républiques européennes. Malgré son caractère fugace, ses membres laissent divers legs. Après un exil *via* le Brésil et l'Uruguay – il est d'ailleurs responsable GE pour l'Amérique latine –, le printemps des peuples ramène l'Italien Giuseppe Garibaldi dans la péninsule. Il joue un rôle essentiel dans l'unification de son pays, effective en 1870. D'une sensibilité toute différente est l'Allemand Wilhelm Marr, qui finit par se considérer comme le « Mazzini germanique », capable d'imposer le principe d'unification à son pays – chose faite en 1871. En 1879, il invente le mot « anti-sémitisme », et fonde une ligue dédiée à cette cause. Le livre qu'il publie sur ce nouvel objet s'inspire des découvertes sur la parenté des langues indo-européennes, qui ont donné naissance au mythe de la race aryenne.

En 1819, l'Allemand Friedrich von Schlegel a déduit des parentés linguistiques entre le sanskrit, le grec et le latin l'existence de peuplades de la préhistoire eurasiatique qu'il nomme « Aryens » (du sanskrit *arya* signifiant « noble »). Ils auraient peuplé l'Europe, depuis le sous-continent indien. Marr agglomère les langues du Moyen-Orient en un ensemble « sémitique » dont est dérivé le terme « sémite » pour dégager et ensuite fustiger une « race juive ». Il sort l'antijudaïsme du contexte religieux pour en faire un élément qui se veut scientifique<sup>15</sup>. L'idée allait s'avérer propice à son époque rationaliste – même si ce qui est sans doute la première chronique publiée en France quant au succès du livre de Marr en Allemagne devait expliquer qu'une telle mode était inexportable, tant elle relevait de la barbarie germanique<sup>16</sup>. Le duopole ainsi constitué entre « Aryens » et « Sémites » se





RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2019. N° 141371 ()  
*Imprimé en France*